

Ce Pas Qu'elle N'a Pas Fait



Michel

PROLOGUE — Ce qui précède les rencontres

Avant de se croiser, ils avaient chacun leur manière de tenir debout.

Elle avançait comme on avance dans une ville étrangère : vite, sans s'attarder, sans laisser le temps aux choses de s'accrocher. Elle avait appris à partir avant que ça fasse mal, à fermer les portes avant qu'on les ouvre, à disparaître avant qu'on la retienne. Elle portait la fuite comme d'autres portent un manteau : par habitude, par réflexe, par survie.

Lui avançait autrement. Plus lentement. Plus lourdement. Comme quelqu'un qui a trop souvent attendu qu'on revienne. Il avait appris à ne pas déranger, à ne pas demander, à ne pas espérer trop fort. Il portait la fragilité comme une ombre discrète, une ombre qu'il ne montrait pas, mais qui le suivait partout.

Ils ne se connaissaient pas. Ils ne savaient rien l'un de l'autre. Ils vivaient dans deux directions opposées, deux gares, deux climats, deux manières de respirer.

Et pourtant, quelque chose, quelque part, avançait déjà vers eux.

Un fil. Un souffle. Une évidence encore invisible.

Ils ne savaient pas qu'ils allaient se rencontrer. Ils ne savaient pas qu'ils allaient se reconnaître. Ils ne savaient pas qu'ils allaient, un jour, se tenir sur un quai, entre un départ et un retour, entre une peur et une vérité.

Ils ne savaient rien. Mais la ville, elle, savait. La ville avait déjà choisi son moment.

Parce que certaines rencontres ne commencent pas quand les regards se croisent. Elles commencent bien avant. Dans les silences. Dans les blessures. Dans les chemins qui se rapprochent sans qu'on le sache.

Cette nouvelle commence là. Dans ce presque. Dans cet avant. Dans ce point où deux vies, encore séparées, commencent doucement à se tourner l'une vers l'autre.

Sans bruit. Sans promesse. Sans savoir.

Juste avec ce fil. Ce fil qui, un jour, les mènera à Bellecour. Puis au café. Puis au pont. Puis à la nuit. Puis au matin. Puis au quai. Puis à ce pas qu'elle n'a pas fait.

Et à tout ce qui commence après.

Nouvelle de maintenant

Début de la nouvelle

Elle remontait du Sud. Son train avait glissé toute la nuit le long de la Méditerranée, puis des plaines, puis des collines. Elle arriva à Lyon Perrache, encore enveloppée de chaleur, de parfums d'orangers et de poussière rouge. Elle descendit du wagon avec cette fatigue douce des voyages trop longs, trop pleins de choses qu'on n'a pas encore digérées.

Lui descendait du Nord. Il avait quitté les falaises, la pluie, les ports gris. Son train s'arrêta à Lyon Part-Dieu, au milieu du bruit, des annonces, des silhouettes pressées. Il posa le pied sur le quai comme on pose le pied dans une ville inconnue, avec l'impression d'être un peu trop lourd pour le monde.

Deux gares. Deux directions. Deux vies qui n'auraient jamais dû se croiser.

Elle chercha un taxi. Lui chercha un café. Et tous les deux, sans le savoir, prononcèrent la même phrase :

— Vous pouvez m'emmener à Bellecour.

Le hasard, parfois, a de l'humour.

La place était encore humide de la pluie du matin. Elle s'assit sur un banc, valise à ses pieds, le regard perdu dans les façades. Lui, de son côté, sortit du métro, un peu perdu, un peu trop chargé, un peu trop seul.

Et c'est là qu'il la vit. Pas un coup de foudre. Pas une explosion. Juste... une évidence. Une présence qui attire l'œil comme si elle avait été dessinée pour être là, à cet instant précis.

Il s'approcha. Elle leva la tête. Leurs regards se croisèrent, et tout devint simple.

— Vous attendez quelqu'un.

— Non. Et vous.

— Non plus.

Ils rirent. Un rire léger, presque timide, comme deux voyageurs qui se reconnaissent sans se connaître.

Ils marchèrent un peu. Ils parlèrent beaucoup. Ils racontèrent leurs routes, leurs gares, leurs départs. Elle parla du Sud sans le nommer. Il parla du Nord sans s'y attarder.

Puis la nuit tomba sur Lyon, douce, tiède, presque complice. Ils partagèrent un repas, un verre, une promenade le long du Rhône. Ils ne se promirent rien. Ils ne s'expliquèrent rien. Ils se laissèrent simplement porter.

Et ils passèrent la nuit ensemble. Pas par besoin. Pas par manque. Par évidence.

Le matin avait un goût d'eau tiède et de silence. Lyon s'éveillait lentement, encore froissée par la nuit.

Elle ouvrit les yeux dans une chambre d'hôtel anonyme, quelque part entre Bellecour et le Rhône. Lui, dans une autre chambre, à quelques rues de là, sentit la même hésitation au fond du ventre.

Ils auraient dû repartir. Ils avaient chacun un billet, une direction, une vie à reprendre. Mais aucun des deux ne bougea.

Elle ne prit pas le chemin de Perrache. Lui ne prit pas celui de Part-Dieu.

Ils marchèrent au hasard, chacun de leur côté, comme si la ville les retenait encore un peu. Et sans se concerter, sans se promettre, ils revinrent tous les deux au même endroit que la veille : Bellecour.

Elle arriva la première. Elle s'assit sur le même banc, sans savoir pourquoi. Elle attendait peut-être un signe. Ou juste un souffle.

Lui arriva quelques minutes plus tard. Il la vit de loin. Il sourit. Il avança.

Ce n'était pas une rencontre. C'était un retour.

— Tu n'es pas partie.

— Toi non plus.

— On fait quoi maintenant ?

— On commence par un café. Le reste, on verra.

Ils rirent. Un rire clair, simple, qui sonnait comme une promesse.

Et Lyon, autour d'eux, semblait soudain plus douce.

Ils traversèrent la place, sans se presser, comme deux voyageurs qui redécouvrent un chemin familier. La lumière glissait sur les façades, les passants allaient et venaient sans les voir, et eux avançaient côte à côte, avec cette simplicité rare qui naît quand on ne cherche plus à comprendre.

Ils s'assirent à une terrasse encore humide. Les cafés arrivèrent. Et tout recommença.

Ils restèrent un moment silencieux devant leurs tasses, comme si chacun attendait que l'autre donne le premier souffle. La terrasse vibrait doucement, la ville respirait autour d'eux, et leurs gestes hésitaient entre prudence et curiosité.

Ils parlèrent d'abord de choses sans importance. Des miettes. Des fragments. Mais dans ces petites phrases, quelque chose circulait déjà : une douceur fragile, un début de confiance.

Elle évitait certaines questions. Lui pesait ses mots. On sentait qu'il y avait du dessous. Des ombres qui attendaient leur heure.

Ce qui les attirait n'avait rien à voir avec le physique. C'était plus subtil : le calme, la douceur, la manière d'écouter, la respiration tranquille, l'absence de jugement.

Ils quittèrent la terrasse sans décider de partir. Ils marchèrent. Ils parlèrent. Ils se taisaient. Et c'était bien.

Puis un mot glissa mal. Une phrase piqua. Elle se raidit. Il baissa les yeux. Rien de grave, mais assez pour froisser quelque chose.

Ils s'éloignèrent. Quelques rues. Quelques minutes. Juste assez pour sentir un manque.

Et ce manque les ramena.

Ils se retrouvèrent près d'un pont. Un sourire. Un geste. Un pardon silencieux. Et tout se remit en place.

Ils marchèrent encore. Côte à côte. Dans le cœur. Dans la confiance.

La nuit tomba. Une nuit calme. Une nuit vraie. Une nuit où ils dorment enfin sans peur.

Et c'est précisément cette douceur qui, au matin, fit tout basculer.

Elle ouvrit les yeux avant lui. Elle sentit une chaleur dans sa poitrine. Une chaleur qu'elle n'avait pas prévue. Qu'elle n'était pas sûre de pouvoir porter.

Elle se leva doucement. Elle marcha pieds nus. Elle regarda la chambre. Tout semblait calme. Tout semblait simple. Et c'était précisément ce qui lui faisait peur.

Elle écrivit un mot. Un mot court. Un mot fragile. Elle le posa sur la table de nuit. Elle prit sa valise. Elle descendit dans la rue. Elle monta dans un taxi. Direction la gare.

Pendant ce temps, lui dormait encore. Il tendit la main vers elle. Le vide. Puis le mot. Et il comprit.

Il attrapa ses affaires. Il descendit. Il prit un taxi. Il fonça à la gare.

Sur le quai, elle était là. Debout. Seule. Les portes ouvertes. Elle pourrait monter. Elle devrait monter. C'est ce qu'elle a toujours fait.

Mais elle n'y arrive pas.

Elle espère. Elle attend. Elle se dit qu'il ne viendra pas. Elle se dit qu'elle doit partir. Elle se dit qu'elle répète la même histoire.

Elle fait un pas vers le train. Un seul.

Et c'est là qu'elle entend sa voix.

— Je t'aime.

Elle se retourne. Il est là. Essoufflé. Vrai. Entier.

Elle lâche la valise. Elle avance. Lui aussi.

Ils se retrouvent au milieu du quai, comme deux trajectoires qui refusent enfin de se séparer.

Et cette fois, elle ne part pas.

Ils ne furent plus

Ils quittèrent la gare sans se presser, comme deux êtres qui viennent de survivre à quelque chose qu'ils ne savent pas encore nommer. La ville vibrait autour d'eux, mais ils n'entendaient rien. Ils marchaient côte à côte, sans se toucher, mais avec cette proximité nouvelle, cette évidence qui ne demande plus de preuves.

Ils s'assirent sur un banc, un peu plus loin, là où le bruit des trains devenait un murmure. Elle avait encore les yeux brillants. Lui avait encore le souffle court. Aucun des deux ne parlait. Ils laissaient simplement retomber ce qui venait de se passer, comme une vague qui se retire lentement.

— Tu es venu, dit-elle enfin.

— Oui.

— Tu ne devais pas.

— Je ne pouvais pas faire autrement.

Elle baissa les yeux. Il la regarda. Et pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, il sentit qu'elle n'était plus en train de fuir. Elle était là. Entière. Fragile. Présente.

— J'ai eu peur, dit-elle.

— Moi aussi.

Elle inspira profondément, comme si elle se préparait à un plongeon.

— Je n'ai jamais su rester. Je n'ai jamais su m'attacher sans me sentir en danger. Chaque fois que quelque chose devenait vrai, je partais. Je me disais que c'était plus simple, que ça ferait moins mal. Mais ça n'a jamais été vrai. Ça faisait juste mal autrement.

Il l'écoutait sans bouger, sans l'interrompre, sans chercher à la rassurer trop vite. Il savait que ce moment était important. Qu'il fallait la laisser aller au bout.

— Je ne sais pas aimer sans trembler, dit-elle.

— Alors tremble, répondit-il doucement. Je suis là.

Elle releva la tête. Ses yeux se posèrent sur lui comme si elle le voyait pour la première fois, vraiment.

— Et toi ? demanda-t-elle. Tu portes quoi ?

Il sourit, un sourire qui n'avait rien de léger. Un sourire qui venait de loin.

— Je porte le Nord, dit-il. Elle fronça les sourcils. Il continua.

— Le froid, les silences, les choses qu'on ne dit pas. Je porte des années à me sentir de trop, à me dire que je n'étais pas assez pour qu'on reste. Je porte des départs que je n'ai pas choisis, des absences que je n'ai pas su combler. Je porte la peur de ne pas être celui qu'on attend.

Elle l'écoutait comme on écoute une vérité qu'on reconnaît.

— Je porte la fragilité, dit-il.

— Et moi la fuite, répondit-elle.

Ils se regardèrent longtemps. Pas comme deux personnes qui se découvrent. Comme deux personnes qui se reconnaissent.

— On fait quoi de ça ? demanda-t-elle.

— On arrête de le cacher.

Elle eut un petit rire, un rire qui ressemblait à un soupir.

— Tu crois qu'on peut ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on est là. Ensemble. Et qu'on n'a plus envie de partir.

Elle sentit quelque chose se dénouer dans sa poitrine. Un nœud qu'elle portait depuis des années. Un nœud qui, soudain, se relâchait.

— Je ne veux plus fuir, dit-elle.

— Alors reste.

— Et toi ?

— Je ne veux plus avoir peur.

— Alors avance.

Ils restèrent silencieux un moment, comme si leurs corps avaient besoin de comprendre ce que leurs mots venaient de décider.

Puis elle parla, doucement, comme si elle posait une pierre.

— Si on reste... il faudra parler.

— Oui.

— Il faudra dire quand ça fait mal.

— Oui.

— Il faudra dire quand on a peur.

— Oui.

— Il faudra dire quand on doute.

— Oui.

Elle inspira. Il attendit.

— Et il faudra dire quand on est heureux, dit-elle.

— Oui, répondit-il. Surtout ça.

Elle sourit. Un vrai sourire. Un sourire qui ne tremblait plus.

— Et l'avenir ? demanda-t-elle.

— On le construit.

— Comment ?

— Pas d'un coup. Pas avec des promesses. Avec des jours. Un après l'autre.

Elle hocha la tête. Elle comprenait. Elle acceptait.

— Tu veux qu'on vive ensemble ? demanda-t-elle, sans détour.

— Oui.

— Pas tout de suite.

— Non.

— Mais bientôt.

— Oui.

Elle posa sa main sur la sienne. Un geste simple. Un geste vrai. Un geste qui disait : *je suis là*.

— On va y arriver, dit-elle.

— Oui.

— Même avec nos blessures.

— Grâce à elles.

Elle ferma les yeux une seconde, comme pour savourer ce moment. Quand elle les rouvrit, il était toujours là. Présent. Stable. Vrai.

— Alors on y va ? dit-elle.

— Oui.

— Ensemble.

— Ensemble.

Ils se levèrent. Ils marchèrent. Pas comme deux inconnus. Pas comme deux voyageurs. Pas comme deux égarés.

Comme deux êtres qui ont enfin décidé de vivre. Pas à côté. Pas en parallèle. Pas en sursis.

Ensemble.

Et cette fois, aucun des deux ne se retourna.

ÉPILOGUE

On dit souvent que les histoires d'amour commencent par une rencontre. La leur a commencée par un retour.

Pas un coup de foudre. Pas une promesse. Pas une évidence immédiate.

Une hésitation. Une douceur. Une peur. Un pas vers le train. Un pas en arrière. Une voix qui dit *Je t'aime* au moment où tout aurait pu s'effondrer.

Ils n'ont rien de parfait. Elle tremble encore parfois. Il doute encore souvent.

Mais ils avancent. Ensemble.

Et c'est tout ce qu'il fallait.

Certaines histoires ne sont pas faites pour brûler. Elles sont faites pour tenir. Pour durer. Pour réparer. Pour apprendre à rester.

La leur, doucement, patiemment, obstinément, est en train de devenir une de celles-là.

Note d'auteur

Ce livre n'est pas une histoire d'amour au sens où on l'entend d'habitude. C'est une histoire de survie, de reconnaissance, de réparation. Deux êtres qui se croisent, se frôlent, se blessent, se retrouvent, et finissent par comprendre que rester peut-être un acte de courage.

J'ai écrit ce texte comme on écrit pour respirer. Sans plan, sans méthode, sans certitude. Par fragments, par nuits, par silences. Chaque phrase est née d'un moment où il fallait tenir, où il fallait dire, où il fallait ne pas fuir.

Ce roman parle de ce qu'on cache, de ce qu'on tait, de ce qu'on porte trop longtemps. Il parle de la peur d'aimer, de la peur de ne pas être aimé, de la peur de soi. Et de ce pas qu'on finit par ne pas faire — celui qui change tout.

Je ne sais pas si c'est une fin. Je sais seulement que c'est un apaisement. Un endroit où les mots ont cessé de courir, où les personnages ont enfin trouvé le courage de rester.

À ceux qui liront ces pages : Puissiez-vous y reconnaître un souffle, une vérité, une lumière. Puissiez-vous y trouver, comme eux, un lieu où le monde ne fait plus peur.

Michel